

Aquagym en février. Avais-je complètement perdu la tête ? Je ne me souvenais plus laquelle de mes soi-disant amies m'avait forcée à la suivre ici, mais je regrettais maintenant amèrement de l'avoir écoutée. Non seulement il faisait un froid glacial à l'extérieur, mais je venais de subir l'un des incidents les plus embarrassants de ma vie, et tandis que nous nous changions dans nos cabines respectives (qui étaient à peine moins glaciales), ces mêmes prétendues amies – sans parler de ma sœur Donna – me taquinaient encore allègrement à ce sujet.

— Oh, Casey, dit Donna en riant, quel moment inoubliable tu nous as offert !

— Je dois retrouver mon maillot ! ajouta mon amie Kate, visiblement ravie.

Et tout ce que je pouvais faire était encaisser les moqueries, sourire et laisser passer. Le gag avait été un classique, après tout.

N'ayant pas nagé sous quelque forme que ce soit depuis plusieurs années, je n'avais plus de maillot de bain convenable à me mettre. Et comme ce n'était pas encore la saison de « se faire belle pour l'été », les magasins ne proposaient pas grand-chose. Heureusement, j'avais pu repérer et me procurer un sublime bikini tout en reflets chatoyants. Et comme si ce dernier n'était pas suffisant pour me mettre

en valeur, l'élastique qui le maintenait en place n'avait pas résisté aux premiers tours de bras d'échauffement, et s'était détaché dans un claquement, ne me laissant d'autre choix que de me débattre sous l'eau, à la recherche des reliques de mon maillot et de ma dignité perdue. Mais pas avant que tout le groupe, y compris le maître-nageur, ait pu en être témoin. J'allais sérieusement devoir repenser à la façon dont je comptais passer mon temps libre.

— Ça va, les filles, leur criai-je depuis ma cabine. Je suis heureuse d'avoir égayé votre matinée. Et je suis aussi *très* heureuse que les téléphones portables ne soient pas autorisés dans cette foutue piscine, parce que je ne peux qu'imaginer le plaisir que vous auriez toutes eu à capturer ce moment inoubliable.

Au milieu des rires qui suivirent, et comme si je l'avais invoqué rien qu'en en parlant, mon propre téléphone se mit à sonner. Après quelques secondes à fouiller mon sac – sac qui ferait honte à Mary Poppins, cela va sans dire –, je réussis finalement à mettre la main dessus pour voir apparaître le nom Christine Bolton, ma nouvelle agente de liaison en placement familial.

Avait-elle appelé pour me taquiner, elle aussi ? Si c'était le cas, les nouvelles allaient vite. Séchant rapidement un côté de mon visage, je répondis aussitôt, expliquant d'abord où j'étais, pour qu'elle puisse remettre rires, grincements et claquements de porte dans leur contexte.

— Je suis surprise d'avoir de tes nouvelles aussi vite, ajoutai-je tout en posant mes fesses mouillées sur une serviette. Je l'avais rencontrée la veille pour la première fois et je savais que les choses étaient assez calmes en ce moment. Non pas qu'elles le soient depuis longtemps – il y a quelques jours encore, nous étions en charge d'un adolescent particulièrement difficile, à qui nous avons besoin de trouver un foyer calme et stable. Mais comme

cela arrive souvent dans ce milieu, un changement de dernière minute avait eu lieu. La veille du jour où l'affaire devait passer devant le tribunal, les grands-parents de l'enfant avaient proposé de l'accueillir, résolvant ainsi le problème du placement. Au grand soulagement de toutes les personnes concernées. Nous nous attendions donc à une période d'accalmie – d'où ce fameux « temps libre ». Jusqu'à ce qu'un autre placement de long terme se présente, nous ne faisons que du soutien, surtout pour Miller, le dernier enfant à avoir vécu sous notre toit, qui était maintenant dans un pensionnat et qui avait une nouvelle responsable principale, Mavis.

— Je sais, répondit Christine, et je suis désolée de te déranger en pleine baignade, mais ces petites vacances que tu m'as dit avoir prévues avec Mike... vous avez déjà réservé quelque chose ?

Je souhaitai immédiatement l'avoir fait, car je ne sentais que trop bien de quoi allait être faite la suite. Une accalmie dans le monde de l'accueil familial n'était jamais garantie au-delà de vingt-quatre heures, et généralement, le rappel était vite sonné. Je soupçonnais qu'il s'agisse là d'une urgence de ce type. Et je ne me trompais pas.

— Non, pas encore, dis-je. Je devrais éviter de le faire ?

— Peut-être pas. Enfin, à moins que tu ne sois prête à prendre un nouvel enfant. Tu connais Kelly et Steve Blackwell ? Ils vivent en dehors de la ville. Ils ont deux enfants.

— Oui, je les connais même très bien, répondis-je. J'ai été la tutrice de Kelly pendant un an.

Le tutorat avait toujours été la pratique non officielle en matière de placement familial, mais au cours de ces deux dernières années, le processus avait pris plus d'importance encore. Il s'agissait d'un système dans lequel les travailleurs sociaux plus expérimentés étaient censés jouer

le rôle de mentors auprès de ceux qui arrivaient sur le terrain. Dans mon cas, cela signifiait que j'allais régulièrement rencontrer Kelly pour discuter des problèmes qu'elle pouvait rencontrer et échanger des idées sur les meilleures stratégies pour y faire face. Nous étions aussi en contact téléphonique permanent, afin que je puisse lui prêter main-forte en cas d'urgence. C'était une charge supplémentaire pour moi, mais cela ne me dérangeait pas. J'avais pu établir de bonnes relations avec elle et, jusqu'à maintenant, cela avait bien fonctionné.

— Ah oui, bien sûr, vous vous connaissez, poursuivit Christine. Je me souviens l'avoir vu dans ton dossier, maintenant que j'y pense. Encore mieux, dans ce cas-là. Comme ça, tu connais un peu le contexte. Nous avons un problème avec le jeune garçon qu'ils accueillent chez eux en ce moment. Ils disent qu'ils ne peuvent plus le garder, et on se demandait si tu pouvais nous aider sur ce coup-là. Soit pour le court terme, jusqu'à ce que nous trouvions une nouvelle famille d'accueil, soit évidemment à plus long terme, si c'est quelque chose qui te paraît envisageable.

Mais, à ce moment précis, je pensais surtout à Kelly, toujours calme et compétente. Elle et son mari m'avaient toujours semblé former une excellente famille d'accueil.

— Kelly ne veut plus s'occuper de lui ? demandai-je, surprise. D'habitude, il était plutôt difficile de la perturber. Pourquoi ? Quel âge a ce garçon ? Quelle est son histoire ?

Christine éclata de rire.

— Tu te souviens quand tu m'as dit que ton fils pouvait poser vingt questions dans la même phrase ? Maintenant, je sais d'où il tient ça ! Bon, pour commencer, je tiens à dire que si nous ne t'avions pas d'abord confié cet adolescent qui est finalement parti vivre chez ses grands-parents, nous aurions pensé à toi en priorité pour ce petit garçon-là. Il

s'appelle Sam Gough, il a neuf ans, et on le pense atteint d'autisme, quoiqu'il s'agisse là d'un diagnostic officieux. Il ne vit éloigné de sa mère que depuis une semaine – une mère célibataire, des problèmes de santé mentale –, comme ses deux frère et sœur, qui...

— Que depuis une semaine ? Donc Kelly ne les a que depuis quelques jours ?

— Pas les trois. Seulement Sam. Ses frère et sœur ont été placés séparément.

C'était très inhabituel.

— Pourquoi ?

— Apparemment, ils auraient peur de lui. Et oui, seulement une semaine. Ce garçon a apparemment de sérieux problèmes. Ça pourrait être le choc d'avoir été enlevé à sa mère. Ça pourrait être autre chose. Quoi qu'il en soit, il a été agressif avec Kelly et ses jeunes enfants, et cela a vraiment un impact négatif sur la famille.

Alors, la situation était grave. Assez grave pour qu'il soit séparé de ses frère et sœur, et assez grave pour que Kelly veuille qu'il soit renvoyé après seulement une semaine d'hébergement. La situation avait l'air particulièrement difficile. Je regardai mon maillot dégoulinant. À la réflexion, l'aquagym n'était pas pour moi. De plus, je connaissais déjà ma réponse. Cependant, le protocole me dictait d'y réfléchir et d'en discuter avec mon mari avant d'accepter. Ce que j'annonçai à Christine avant d'ajouter :

— Avant d'en parler à Mike, je vais finir de m'habiller et aller passer un coup de fil à Kelly. Elle pourra m'en dire un peu plus sur la situation et les problématiques qu'elle a rencontrées.

— Excellente idée, répondit Christine. Et je pouvais dire par son ton enjoué qu'elle savait qu'elle avait déjà obtenu ce qu'elle voulait. Oh, et autre chose, dit-elle. Je sais que je ne suis pas censée te dire ça, mais d'après le peu que je

sais de lui, il semble être le candidat parfait pour le type de méthode dont nous avons parlé l'autre jour – ce truc de modification comportementale à la mode il y a quelques années. Quoi qu'il en soit, c'est juste une idée.

Juste une idée, ou un argument supplémentaire pour s'assurer mon assentiment ? Si c'était le cas, ce petit garçon était peut-être encore plus difficile que je ne le pensais. Car Christine, qui venait de Liverpool, où ce programme particulier n'avait pas été appliqué, avait clairement indiqué au début de notre relation de travail qu'elle n'en pensait rien de bon, voire qu'il s'agissait là d'une absurdité dont il fallait se méfier comme de la peste.

Et elle n'avait pas été la seule. En fait, les financements pour ce programme avaient été annulés seulement quatre ans après les débuts de sa mise en œuvre. Les coupes dans les dépenses publiques avaient été les premières responsables, mais aussi – à mon humble avis – un manque d'engagement à l'égard d'une philosophie dont il était prévu que les résultats ne soient visibles qu'après un certain temps. Mais s'il était vrai que les services sociaux ne formaient plus de nouvelles personnes à cette méthode (et, par conséquent, qu'on n'orientait pas les enfants en fonction de ses objectifs particuliers), ceux d'entre nous qui avaient vu de près l'efficacité du modèle et de ses principes l'utilisaient encore, dès que nous nous retrouvions face à un enfant qui semblait pouvoir en bénéficier. Et voilà que Christine, sceptique entre les sceptiques, me proposait de l'appliquer sur ce garçon. Elle avait manifestement besoin de lui trouver une place, et vite.

Une demi-heure plus tard, enfin présentable et après avoir prévenu mes amies, qui se délectaient toujours de mes déboires, je m'assis au café du centre avec un expresso à la main et mon téléphone dans l'autre, l'odeur du chlore flottant avec persistance autour de mes cheveux.

— Oh, Casey, je suis tellement désolée, me dit Kelly, après que je lui eus expliqué la raison de mon appel. J'ignorais que c'était toi qu'ils allaient appeler. Tu dois me détester !

— Ne dis pas de bêtises, la rassurai-je. On est tous passés par là, tu sais. Parfois, tel enfant ne convient pas à tel environnement particulier. Ça arrive, c'est tout. Ce n'est pas de ta faute, alors ne te sens pas mal à l'aise. J'appelle pour pouvoir me faire une idée plus claire de ce qui s'est mal passé.

— À peu près tout, répondit Kelly, avant de commencer à évoquer les problèmes qu'elle et Steve avaient rencontrés depuis la semaine précédente. C'est une vraie pile électrique. Je n'ai jamais rien vu de tel !

Ce qui était sans doute vrai, mais seulement parce que Kelly ne faisait pas ce métier depuis très longtemps. Si elle poursuivait sur sa lancée – et j'espérais qu'elle le ferait – elle verrait sans doute pire. En fait, décrire Sam comme une pile électrique semblait encore trop doux, car en plus d'avoir saccagé sa maison, détruit et piétiné sans discernement, il avait apparemment fait du mal à ses propres enfants à plusieurs occasions.

— Ce que je comprends tout à fait, c'est qu'une partie de lui a besoin de s'exprimer, dit Kelly. Mais je ne peux pas le quitter des yeux une minute. Et si j'essaie de le raisonner ou de le punir, il s'en prend directement à moi. Je sais qu'il est encore petit, mais c'est comme être attaqué par un petit diable. Il n'a vraiment aucun mécanisme de contrôle ou d'apaisement. À part peut-être ces longs hurlements de loup qu'il fait parfois. Il va même jusqu'à grogner quand on le prend de front. De vrais grognements. Le pauvre Harvey a dit hier qu'il avait peur du méchant loup qui vivait à la maison.

Harvey était l'aîné de Kelly. Sept ans, si je me souvenais bien. Ce qui me fit me demander ce que pouvait être pour lui le fait de rentrer de l'école tous les jours en pensant qu'un loup vivait sous leur toit. Je me demandais aussi comment ils avaient pu demander à Kelly, qui était relativement inexpérimentée, de s'occuper d'un tel garçon, sachant qu'il y avait déjà deux jeunes enfants dans la maison. Sans compter que ses propres frère et sœur avaient dû être placés ailleurs, tellement ils avaient peur de lui, ce qui aurait quand même dû leur mettre la puce à l'oreille.

Mais cette question devrait attendre. De plus, je connaissais probablement déjà la réponse : personne d'autre n'était disponible. Ce que Kelly devait savoir elle aussi, d'où son malaise à leur renvoyer le problème.

— De quelle manière son autisme l'affecte-t-il ? lui demandai-je à la place. J'avais pris soin d'un bon nombre d'enfants qui souffraient de ce type de troubles et, d'après mon expérience, il fallait se garder de faire des généralités dans ce domaine. Chacun des enfants auxquels j'avais eu affaire – y compris mon propre fils, Kieron, atteint du syndrome d'Asperger – avait été unique, avec des défis différents à relever à chaque fois.

— Pour être honnête, avoua Kelly, il ne m'a pas laissé le temps d'y réfléchir. Tout est si compliqué avec lui, j'ai juste... Oh, mon Dieu. Un instant, Casey. Sam ! Arrête ça *tout de suite !*

Je restai en ligne, à l'écoute d'une symphonie de sons différents – cris et interjections et, à un moment donné, cris plus aigus. Pas étonnant que ses nerfs aient craqué. En plus, on était samedi, et bien sûr, ses deux enfants devaient être à la maison. Sans doute la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

— Je suis désolée, Casey, dit-elle en revenant vers moi. Sam vient de mordre Harvey et maintenant, il s'attaque à

Sienna. Honnêtement, je ne sais plus quoi faire de lui. Si Steve était à la maison, ça irait, mais il a dû aller travailler ce matin. Et je les sortirais bien, mais je... Sam ! Arrête ça tout de suite ! *Je ne plaisante pas !* Mon Dieu, Casey, il va me rendre complètement folle.

Je compris qu'elle ne plaisantait pas, en effet. Elle était au bord des larmes.

— Écoute, je sais que tu passes un mauvais moment, lui dis-je. De toute évidence, tu dois emmener les deux petits dans un endroit plus sûr. Je peux te rappeler plus tard, peut-être quand les enfants seront couchés ?

— Me rappeler ? demanda Kelly, la voix plus désespérée que jamais. J'espérais plutôt que tu viendrais le récupérer. Je veux dire, *aujourd'hui*. Sérieusement. Je ne suis peut-être pas le meilleur élément que vous ayez jamais eu, mais là je n'en peux plus. Je ne peux plus m'occuper de lui.

Connaissant Kelly, je savais qu'elle me disait la vérité. Elle était au point de rupture et ne voyait pas comment s'en sortir. Avoir constamment tous ses sens en état d'alerte pouvait vite devenir épuisant. Surveiller un petit garçon de neuf ans, même difficile, ne devait pas être si terrible que ça, mais je savais qu'il y avait « difficile » et « presque impossible ». Si elle avait eu affaire seule à ce dernier cas, elle aurait déjà eu suffisamment de travail, ne serait-ce que pour l'empêcher de se faire mal lui-même. Mais avec deux tout-petits dans l'équation – ses *propres* petits –, la tâche devenait insurmontable. Et il y avait un monde entre des crises de colère passagères et ce qui ressemblait à une éruption continue.

Je connaissais la chanson. Je ne pouvais lui faire aucune promesse. Je devais dire à Kelly qu'il me fallait d'abord joindre Mike et Christine avant de prendre une décision. Mais comment pouvais-je la laisser ainsi dans l'expectative ? De plus, ma curiosité était maintenant piquée.

Non, je n'allais pas plonger dans une cabine téléphonique pour y enfiler une paire de collants. Mais contrairement à l'aquagym, je savais que ce genre d'épreuve était faite pour moi. Et ce jeune garçon avait l'air, en effet, d'en constituer une sérieuse.

Et à vrai dire, j'avais moi-même quelques démons à exorciser.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, dis-je à Kelly. Je vais venir le récupérer.

2

Peu importe la diversité des enfants qui nous arrivaient au fil des ans, mon *modus operandi* pour les accueillir était presque toujours le même. Une seule chose comptait, ici et maintenant : leur offrir un espace à eux. Un lieu de confort, de calme et de sécurité.

Nous avons accueilli notre premier enfant, Justin, longtemps auparavant, et tandis que je passais en revue mon habituelle liste de vérifications pour préparer l'arrivée de Sam, je me rendis compte à quel point notre travail, si particulier, était devenu une partie intégrante de notre vie quotidienne. À tel point que j'étais toujours prête, aujourd'hui, à toutes les éventualités. J'avais sous la main tout ce dont un enfant effrayé et désorienté pouvait avoir besoin. Ce qui voulait aussi dire que nous étions loin de ces jours d'angoisse qui avaient précédé l'arrivée de Justin, pendant lesquels j'avais couru comme une dératée, décorant, sélectionnant et m'affairant sur chaque détail, chaque grain de poussière réel ou supposé.

Aujourd'hui, bien sûr, je n'avais pas le temps de me payer ce luxe, mais cela n'avait pas d'importance. Il ne s'agissait que de faire le lit de Sam, et de tout arranger au mieux. Et comme il était rentré de l'entraînement de football à peine une heure plus tôt, j'avais aussi Tyler, notre fils adoptif, sur place pour m'aider.

Bien que nous n'ayons jamais pensé à lui en ces termes, évidemment, et notre fils avait toujours amplement suffi. Tyler était avec nous depuis sept ans, maintenant. Et il semblait avoir été là depuis toujours.

— Maman ! Où tu veux que je mette tout ça ? hurla ce dernier depuis l'échelle du grenier. De là où je me trouvais, en train de récupérer du linge dans l'armoire, je n'apercevais que ses pieds et ses jambes.

— Dans le garage ! lui criai-je en retour.

— Quoi ? Dans le garage ?

— Honnêtement, mon amour, où *crois-tu* que je veuille mettre ça ?

— Très drôle. Où pas, dit-il, titubant en portant un sac en toile et les coussins que je lui avais demandé d'aller chercher, avant de les jeter sur le lit que je venais de faire.

— Pas *là-dessus*, grondai-je. Il va y avoir des plis sur la couette, maintenant.

— Maman, souffla-t-il, ce gamin n'a que neuf ans, non ? Tu crois vraiment qu'il va se soucier de quelques plis ?

— Là n'est pas la question, insistai-je. C'est une question de principe. De plus, *je* m'en soucierai. Quoi qu'il en soit, je te remercie, mon chéri. Maintenant, descends dire à ton père que j'ai presque terminé et que j'inspecterai son dépoussiérage une fois en bas.

Je reçus le salut militaire habituel, accompagné du sourire en coin et du roulement d'yeux idoine, et comme je le faisais toujours quand un nouvel enfant était sur le point d'arriver chez nous, je repensai aux circonstances qui nous avaient amené Ty lui-même – aussi en colère et affligé qu'un enfant peut l'être. Une véritable boule de fureur, qui m'avait accueillie (notre première réunion avait eu lieu au poste de police où il était retenu) comme si j'avais été un bourreau spécialement désigné pour le tourmenter. Une minuscule harpie envoyée pour saboter sa journée.

Pour gâcher encore un peu plus une vie déjà dévastée, comme nous pûmes nous en rendre compte par la suite. C'était du moins la situation à ce moment-là. C'est pourquoi l'avoir aidé à devenir ce charmant jeune homme, duquel nous étions si fiers, nous donnait l'impression d'avoir participé à un véritable petit miracle. À une série de petits miracles, en réalité, et qui me faisaient penser à ce mantra un peu cliché – à savoir qu'un amour inconditionnel et des lignes claires pouvaient vous faire avancer très loin.

Cela faisait moins de huit heures que je connaissais l'existence de Sam, et dans à peu près autant de minutes, je le rencontrerais pour la première fois. Pour un autre voyage dans l'inconnu. Et, comme c'était aussi en train de devenir la norme, avec une part d'inconnu presque totale, puisqu'à part les préoccupations concernant son comportement et le fait qu'il était pris en charge par nos services, je ne savais presque rien de cet enfant. Et nul ne semblait en savoir beaucoup plus, en vérité.

J'effectuai un ultime contrôle. Pour autant que je sache, Sam pouvait détester la housse de couette que je lui avais choisie. Les rideaux bleus pouvaient lui déplaire, et les coussins jaunes et moelleux que j'avais fait descendre pour lui pouvaient être pris en grippe. De plus, les livres et les jeux que j'avais choisis dans ma collection sans cesse grandissante étaient peut-être hors de sa zone de compréhension, d'autant plus si le diagnostic d'autisme était avéré. J'y allais vraiment à l'aveuglette, sur ce coup-là – encore une fois ! – et je ne pouvais qu'espérer atteindre un ou deux bons points d'accroche. Je devrais m'occuper de faire le reste moi-même.

— Casey ! Le café est prêt, mon amour ! appela Mike. Dépoussiérage terminé. Une voiture approche, veuillez venir vous joindre au comité d'accueil.

Je refermai la porte de la chambre et me précipitai anxieusement en bas. J'avais toujours le ventre noué au moment de rencontrer un nouvel enfant, mais aujourd'hui, une forme d'anxiété supplémentaire s'y ajoutait. Laquelle avait été déclenchée quand j'avais appelé Kelly pour lui dire que nous prenions Sam, et surtout peut-être par la gratitude qu'elle m'avait témoignée, si intense que c'en était presque devenu embarrassant – un peu comme si je l'avais appelée pour lui dire qu'elle avait gagné à la loterie. Elle et son mari Steve avaient toujours semblé très compétents et très pragmatiques, aussi, j'étais réellement surprise d'entendre tant d'émotion dans sa voix.

— Je ne te remercierai jamais assez pour ça, Casey, avait-elle insisté. Je te dois une fière chandelle. Je te *revaudrai ça*.

— Tu ne me dois absolument rien, avais-je fait remarquer. Et j'allais ajouter que je ne faisais que mon travail quand mon censeur interne (pas toujours le plus fiable, en vérité) m'avait conseillé de me taire, car cela pouvait laisser entendre que ce n'était pas son cas. Il y avait en tout cas un risque qu'elle le prenne comme ça.

Au lieu de ça, j'avais marmonné quelque chose à propos du fait que la chose serait plus facile pour moi, étant donné que je n'avais pas d'enfant en bas âge, mais une fois le téléphone raccroché, l'intensité de son soulagement avait continué de me troubler. Comment ce petit garçon allait-il être ? Un enfant de neuf ans ne pouvait certainement pas être *si* difficile que ça.

J'en profitai pour en dire autant que possible à Mike tandis qu'il me tendait mon café, tandis que nous nous préparions, en famille, à accueillir notre petit visiteur – une entrée en matière très importante, de toute évidence, et surtout avec un enfant qu'on pensait atteint d'autisme, car ces enfants-là vivaient parfois mal le changement. Ainsi,

nous montrer comme une seule unité souriante – un mur de chaleur réconfortant – serait utile pour gérer son inévitable anxiété. Ce deuxième déménagement soudain et inattendu n’allait bien sûr pas arranger les choses, et davantage de confusion l’accompagnerait inévitablement.

— Eh bien, dit Mike, comme tu le dis toujours toi-même, mon amour, peu importe d’où ils viennent, seule compte leur destination. Le fait que Kelly et Steve aient connu l’échec avant nous ne doit pas faire de différence. Et il me semble, étant donné ce qu’on savait déjà de la situation avec ses frère et sœur, que ce n’était sans doute pas la meilleure famille à choisir. Il leva la paume de sa main. Même si, oui, *bien sûr*, je sais qu’ils n’ont probablement pas eu le choix.

— Ce qui doit arriver arrivera, ajoutai-je en vérifiant que la bouilloire était suffisamment remplie pour faire une tasse de thé à Christine à son arrivée. Mais elle était déjà en train de bouillir. Mike m’avait visiblement devancée, béni soit-il.

Et il ne devait y avoir que Christine, ce qui était très inhabituel. En général, l’enfant arrivait aussi avec son assistante sociale. Mais il s’était avéré que Sam n’avait aucune assistante sociale attitrée. Tout s’était passé si vite que l’équipe d’urgence avait dû s’occuper de tout, et apparemment, le seul membre des services sociaux qui le connaissait de près ou de loin – un certain Colin Sampson – était parti en congé annuel jusqu’à la fin de la semaine suivante.

Colin serait affecté à Sam à son retour, et nous nous rencontrerions tous à ce moment-là, mais en attendant, je devais en référer à l’équipe de service en cas de crise sérieuse. Je croisai mentalement les doigts pour que ça n’arrive pas. Maintenant que j’avais accepté le défi, prenant fièrement le rôle de chevalière à manteau blanc, j’aurais

sans doute l'air assez ridicule si je devais appeler la cavalerie avant la fin du week-end.

De plus, le pauvre garçon devait être assez traumatisé pour qu'on lui inflige ça.

— Maman, je le vois, dit Tyler depuis son poste près de la fenêtre. Il est tout petit, vraiment mignon. Je ne suis pas sûr de ce qu'il mijote, exactement – il semble marcher sur place. Il n'a pas l'air bien dangereux.

J'avais dûment informé Tyler, bien sûr. Il était important qu'il sache à quoi s'attendre. Et suite aux problèmes que notre dernier enfant adoptif, Miller, lui avait causés, je ne pouvais pas lui en vouloir de chercher à se renseigner sur Sam. Les choses allaient mieux, désormais. Lors des visites de Miller, ils semblaient même plutôt bien s'entendre. Mais chaque nouvel accueil était un saut dans l'inconnu, et pour Tyler aussi.

Et il avait raison. Au premier coup d'œil, Sam était vraiment très mignon. Presque angélique, même, avec de longs cheveux blonds qui tombaient sur ses frêles épaules. Et, comme Tyler l'avait noté, il semblait marcher sur place, tandis que Christine restait là, l'observant patiemment en tenant une petite valise. Nous regardâmes tous la scène, jusqu'à ce qu'ils finissent par s'engager dans notre allée. Je me rendis alors à la porte d'entrée pour les accueillir.

Sam était habillé de neuf – Kelly lui avait évidemment acheté une sélection de nouveaux vêtements – et comme beaucoup d'enfants avant lui, debout à cet endroit précis, il avait l'air aussi anxieux que je l'avais craint.

— Cent, annonça-t-il, parlant en direction d'un endroit situé juste au-dessus de ses pieds. Une allée de cent pas. Cent pas *exactement*. Il s'essuya théâtralement le front et expira comme s'il venait d'escalader une très grande colline. Il redressa ensuite son sac à dos sur ses épaules et

se mit à tirer sur la manche du manteau de Christine. C'est un *très* long chemin, Mme Bolton.

Bien que je ne sache pas trop quoi en penser, mon inquiétude s'était un peu apaisée. Mais Christine me jeta un coup d'œil furtif avant de lui sourire et de hocher la tête.

— Ça l'est certainement, Sam, surtout quand on a dû en faire quatre-vingt-cinq séries avant d'arriver. Sam est un peu obsédé par le chiffre cent, Casey, expliqua-t-elle. Ça ne pouvait pas être le cinq ou le six, n'est-ce pas, Sam ?

Un sourire s'esquissa sur le visage elfique du garçon. Ils en avaient manifestement déjà discuté. Christine m'éclairerait certainement plus tard sur ce point. Cela avait au moins eu le bénéfice de briser la glace, et je me mis à rire de bon cœur avant de les conduire à la salle à manger.

Mike prenait déjà la théière, tandis que Tyler versait du lait dans une tasse.

— Ça va, mon pote ? demanda-t-il à Sam. Je suis Tyler. Enchanté de te rencontrer. Tu veux un verre de lait et un biscuit ?

Sam se tourna vers lui, puis son regard s'éloigna. Il secoua la tête.

— Il vient juste de prendre son goûter, expliqua Christine.

— Ah, dans ce cas... répondit Ty. Puis il enchaîna avec notre plan habituel. Tu veux monter avec moi et voir ta chambre ?

Il lui tendit une main, que Sam regarda fixement. Puis, après avoir demandé confirmation du regard à Christine, laquelle hocha la tête, il commença à enlever son sac à dos de ses épaules.

— Pouvez-vous garder mon sac, s'il vous plaît ? demanda-t-il poliment. C'est un sac à dos Spider-Man et il est très, très précieux. Vous ne laisserez personne s'en approcher, pas vrai ?

— Absolument personne, lui assura Christine. Mais si tu y tiens tant, pourquoi ne pas l'emporter et lui trouver un endroit sûr dans ta nouvelle chambre ?

Sam se tint debout et resta pensif, le sac serré dans ses petites mains. Il semblait extrêmement faible pour un enfant de neuf ans. Mal nourri ? Possible.

— Est-ce que je vais rester ici ? demanda-t-il à Christine en chuchotant.

— Oui, mon chéri, répondit-elle avec douceur. Tu vas rester ici, maintenant. Comme je te l'ai expliqué, tu t'en souviens ? Je suis sûre que tu vas beaucoup te plaire, ici. Elle jeta un coup d'œil à Tyler, puis à Sam. Vas-y, dit-elle. Monte avec Tyler, il va te montrer ta chambre.

— Et je te montrerai la mienne aussi, ajouta alors Tyler, étendant sa main encore un peu plus vers lui. J'ai une PlayStation, et j'ai même peut-être aussi un jeu Spider-Man.

Cela sembla suffisant pour sceller l'affaire, et bien que la main ait été ignorée, Sam suivit Tyler à l'étage avec un certain enthousiasme.

— Mince, dis-je à Christine, une fois que nous nous retrouvâmes seuls. Je vais sans doute devoir trouver une couette Spider-Man au plus vite.

— Oh, je ne m'inquiéterais pas pour ça, si j'étais toi. Kelly m'a dit qu'elle n'avait acheté ce sac qu'il y a quelques jours. Il ne l'a pas choisi lui-même. Le fait de compter jusqu'à cent, par contre... Elle hocha la tête en direction du couloir. Ça semble très important pour lui. Je ne sais pas pourquoi, ni ce que cela peut bien signifier, mais c'est apparemment quelque chose qu'il fait très régulièrement.

Mike tendit son thé à Christine et nous nous installâmes autour de la table pour remplir les papiers. Bien que dans ce cas-là, il n'y en avait pas beaucoup. Et pas de dossier à consulter, évidemment. Juste le plan de placement habituel. Plus quelques signatures pour confirmer que nous le

prenions sous notre responsabilité. Et c'était à peu près tout – pas davantage que pour une voiture d'occasion.

Vendu en l'état. Signez dans la case prévue à cet effet et l'enfant est à vous.

Christine avait dû lire dans mes pensées.

— Et voilà, dit-elle en souriant, gênée, au moment de nous remettre notre exemplaire. Pour autant que je sache, un seul propriétaire attentionné.

Blague à part, l'affaire était sérieuse. Et quand Christine commença à nous raconter l'histoire en détail, cette dernière me parut malheureusement tristement familière.

La police avait été appelée au domicile familial un peu plus d'une semaine auparavant, après qu'un voisin les avait avertis de cris et de coups venant de la maison, ainsi que de meubles jetés dans le jardin, à l'arrière. À leur arrivée, les policiers avaient rapidement évalué la situation et, soupçonnant que la mère était sous l'influence de drogues, avaient immédiatement appelé les services sociaux.

— Le frère et la sœur ont été retrouvés cachés sous un lit, poursuivit Christine, tandis que Sam a été retrouvé dans le jardin, à l'arrière, tremblant et terrifié, enfermé dans une grande cage pour chien.

— D'où les aboiements et les hurlements, commenta Mike.

Christine hocha la tête.

— Exactement. En fait, s'il n'avait pas hurlé, ils ne l'auraient peut-être pas trouvé. Et la mère était dans un tel état psychique qu'un médecin a été immédiatement dépêché sur place. Lorsqu'il est arrivé, il a été décidé de la mettre sous sédatifs et de l'interner en hôpital psychiatrique, et les enfants, bien sûr, ont été placés. Dans des familles d'accueil différentes, comme je te l'ai dit ce matin, les deux plus jeunes étant apparemment terrorisés par leur frère.

Mike prit un air pensif.

— Par *ce* Sam-là ? Qui a l'air de ne pas pouvoir faire de mal à une mouche ? Vous arrivez vraiment à y croire ?

Nous étions toutes les deux d'accord avec lui.

— On sait pourquoi ils en ont peur ? demandai-je à Christine.

— Pas vraiment, répondit-elle. Il est encore trop tôt pour le dire, et je suis sûre que nous en apprendrons plus bientôt, mais l'un des enfants a apparemment dit qu'il se prenait pour un chien. Qu'il avait longtemps vécu dans la cage du chien.

— À quoi ressemblait cette cage ? demanda Mike.

— À une sorte de chenil, j'imagine, dit Christine.

— Ça me fait penser au film *Marley et Moi*, suggèrai-je. Vous savez, ce moment où le personnage principal essaie d'apprendre à son chien à aller volontairement dans sa cage ?

— C'est vrai, dit Christine. Bien que cette cage-ci ait clairement été prévue pour rester dans le jardin.

— La famille avait-elle un chien ?

— Pas de chien. Cela a été vérifié. Aucune trace d'un autre animal de compagnie non plus. Mais il semble que Sam ait passé beaucoup de temps là-dedans. La cage était remplie de couvertures, de restes de nourriture. Quelques jouets.

— Et ses frère et sœur ont vraiment si peur de lui ?

— Apparemment, oui.

— Mais, même dans ces conditions, il est quand même étonnant qu'on ait pu leur trouver deux familles d'accueil si facilement. Il est assez difficile de trouver une famille d'accueil en si peu de temps, alors deux...

— Vous avez raison, dit-elle, mais je pense que les avertissements de la voisine ont été pris en considération. Elle leur a dit que Sam était pratiquement sauvage – je sais que

tu n'aimes pas ce genre de mots – et qu'elle l'avait vu attaquer ses frère et sœur plus d'une fois.

Je ne pouvais pas être choquée par ce que Christine me disait, car je l'avais entendu de moi-même de la bouche de Kelly. Elle ne m'avait pas parlé des hurlements, non, mais elle m'avait clairement prévenue qu'il était incontrôlable. Mais était-ce vraiment le même garçon ? D'après ce que j'avais vu, et de mes propres yeux, il n'avait pas l'air plus sauvage qu'un autre. J'avais élevé des enfants proches de l'être réellement, et celui-là n'avait pas l'air particulièrement féroce.

Mais les apparences étaient parfois trompeuses, et il était resté suffisamment longtemps chez Kelly pour avoir été lavé, habillé de frais, et pour avoir appris les rudiments d'un comportement acceptable. Mais une chose demeurait, qui me touchait profondément. C'était le fait que le frère et la sœur de ce petit garçon voulaient qu'il soit tenu à distance d'eux. Cela signifiait que Sam devrait non seulement surmonter le traumatisme d'avoir été séparé de sa mère et emmené loin de tout ce qui lui était familier (car aussi sinistre qu'ait été sa vie, c'était la seule qu'il connaissait), mais il savait aussi que ses propres frère et sœur ne voulaient plus de lui. C'était assez pour que le comportement de n'importe qui devienne incontrôlable.

Christine ne resta pas beaucoup plus longtemps. Après un rapide passage par l'étage, pour monter la valise de Sam et lui dire au revoir, elle nous quitta, nous promettant de nous faire savoir quand elle aurait plus d'informations – bien que lesdites informations ne soient pas attendues avant le lundi matin. Pour l'heure, il fallait surveiller et attendre. Bien qu'à court terme, il ne suffisait que de l'accueillir et de le mettre au lit, la tâche ne devait pas s'avérer aussi simple qu'elle en avait l'air. Il était sept heures passées quand ils étaient arrivés. Sam avait déjà mangé, et après

quelque temps à jouer à la PlayStation avec Tyler, il sembla vouloir se coucher de lui-même.

— Est-ce que je peux aller au lit ? demanda-t-il quand je montai le voir.

— Oui, bien sûr, mon chéri, lui dis-je. Dois-je t'aider à porter tes affaires ?

— Non merci, répondit-il en se levant, tandis que Tyler mettait le jeu sur pause. J'ai neuf ans maintenant, ajouta-t-il. Je peux faire les choses par moi-même.

Son ton était sincère et il ne semblait pas y avoir sous-entendu. De plus, il n'avait pas l'air d'être dérangé par le fait que je l'observe trotter à travers la pièce, ouvrir sa valise et se mettre à chercher son pyjama. (Je ne doutais pas qu'il ait tout ce dont il avait besoin, car je savais que Kelly aurait tout préparé avec soin.)

— Que dirais-tu d'un verre d'eau ? suggérai-je une fois son pyjama trouvé.

— Ça va, merci, dit-il en croisant brièvement mon regard. Bonne nuit, Casey.

Je n'avais donc plus qu'à disposer. Je sortis en lui montrant la salle de bains, pour qu'il puisse se brosser les dents. Il s'exécuta, même si je suspectai un rituel assez récent, au regard de la manière dont il tâtonnait dans la salle de bains. Pendant ce temps, je m'attardai un moment avec Tyler qui, son devoir accompli, se préparait maintenant à sortir.

— Tu es sérieuse, maman ? chuchota Tyler. Féroce, lui ? S'il est censé être féroce, qu'est-ce que ça fait de moi quand j'avais onze ans ?

— Ou quand tu avais seize ans, puisque tu m'y fais penser, répliquai-je.

Mais il avait raison. Était-ce vraiment le même garçon ? Car quand je repassai plus tard, juste avant d'aller me coucher, il dormait, et il avait l'air d'une innocence absolue.

Je me demandai, en tirant la porte, quand cet autre enfant allait montrer son visage, celui dont tout le monde avait si peur, avec sa nature diabolique et sa double personnalité canine. Cet enfant existait-il vraiment quelque part en Sam, en apparence si gentil et si mignon ?

Mais je faisais ce travail depuis assez longtemps pour savoir que les apparences étaient parfois trompeuses. Et que la réponse serait presque certainement « oui ». Malgré mes observations du moment, cet enfant montrerait probablement bientôt le bout de son nez. Aussi sûr que la nuit suivait le jour.

J'éteignis sa lampe de chevet et traversai le couloir sur la pointe des pieds jusqu'à ma propre chambre. Je croisai les doigts pour que tout se passe bien, légèrement rassurée cependant.